

Journal d'une confinée N°2

Madame Janine ELKOUBY

20 heures.

Il fait nuit et silence. La rue en contrebas file à gauche et à droite, de part et d'autre du terre-plein central, où les voitures, comme prisonnières d'un sort jeté par de mauvaises fées, stagnent entre les marronniers, enlisées dans l'immobilité. Les feux passent au vert, puis au rouge, puis à nouveau au vert, dans un rituel désormais dérisoire, frappé de vanité. Un cycliste esseulé passe, et le grincement de son pédalier monte jusqu'à nous, avant de se dissoudre dans le silence.

20 heures.

Nous sortons sur le balcon, nous remplissons nos yeux et nos cœurs de la vision qui nous est offerte, fenêtres éclairées des immeubles qui, en face, à droite, à gauche, l'une après l'autre, s'ouvrent, comme des bouquets de lumière, hommes et femmes dont les silhouettes imprécises se découpent, de plus en plus nombreuses, sur les rectangles lumineux, comme les acteurs d'un théâtre d'ombres mystérieuses et bienveillantes. Nous nous regardons par-dessus la rue, d'un immeuble à l'autre, les têtes fleurissent d'un bout de la rue à l'autre, nous ne nous voyons que de loin, mais nous percevons l'accord qui nous relie, comme une musique en sourdine, qui se tisse d'une fenêtre à l'autre, d'une silhouette à l'autre. Nous accueillons l'émotion qui nous étreint, nous encorde, dit haut et fort le choix de la vie contre la mort, le choix de la solidarité contre l'indifférence. Le bruit, celui d'une pluie de printemps, celui d'une cascade, a commencé timidement, a pris peu à peu de l'assurance, s'est densifié en un orage d'applaudissements longs, compacts, puissants, chaleureux, en hommage aux héros de la seule guerre qui vaille, la guerre au malheur et à la mort, la guerre à l'irresponsabilité et à l'égoïsme.